

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 32

Artikel: Lausanne, le 12 août 1882 : lettres d'Ouchy
Autor: Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
un an . . . 4 fr. 50
Suisse six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
NET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*, —
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 12 août 1882.

Nous reprenons la publication des *Lettres d'Ouchy*, interrompue pendant quelques semaines. Nous rappelons qu'elles nous sont communiquées par un abonné de Paris, qui les reçoit de son cousin, domicilié à Ouchy. Voir le *Conteur* du 17 juin.

LETTERS D'OUCHY.

II.

17 avril 1882.

Ah ! mon cher, bien des choses se sont passées dans notre bonne ville de Lausanne depuis ma lettre du 30 mars. J'aurais voulu pouvoir te tenir au courant de tout par une correspondance régulière ; mais ma maudite grippe, qui ne me cède pas un printemps, m'enlevait tout l'entrain, toute la gaité d'humeur dont il faut être animé quand on veut prendre la plume. Et les nombreuses courses que je faisais chaque soir, curieux de savoir ce qu'on disait dans les cafés ou les assemblées populaires, ne contribuaient guère à ma guérison.

Comme je te l'ai déjà dit, nos radicaux ont fait une vraie razzia dans les autorités lausannoises ; plus de 30 nouveaux membres sont arrivés au Conseil. Pour être logique, la Municipalité à nommer devait être à l'avenant. Mais comme on sait fort bien, par les leçons de l'histoire et de l'expérience, que les gouvernements homogènes n'ont jamais été de longue durée, personne, dans ces conditions, n'osait tâter du pouvoir communal. Les plus ardents novateurs ne voulaient accepter de candidature qu'à la condition expresse qu'on ferait la part égale dans les deux camps.

Il fallut donc tenter la conciliation pour former une Municipalité mixte, qui, à ce moment-là, avait passablement l'air d'une sauce au vinaigre. Les deux partis cherchaient en vain des candidats ; on parlementait, on regardait à droite et à gauche, on guettait les passants pour saisir au collet tout ce qui ressemblait à un futur municipal.

Mais, rien ! pas de bois nulle part, sauf du tremble.

On vit arriver le moment où le Conseil d'Etat serait dans l'obligation de désigner un régisseur pour administrer provisoirement la commune. Alors les vertus civiques se réveillèrent, l'amour de la patrie l'emporta : les deux partis se regardèrent — non sans une grande envie de rire — et s'écrièrent d'un commun accord : « Chacun établira son quartier-général en un lieu désigné, et nous traiterons

par l'entremise de délégués pour la présentation, à parts égales, des membres de la Municipalité. »

Le syndic, agréé d'avance, était dans tous les cœurs. — Il avait, du reste, été trop difficile à trouver, pour qu'on songeât un seul instant à le discuter.

Les radicaux firent des présentations du plus beau vert. Les conservateurs offrirent du blanc superfin.

De jeunes et bouillants démocrates, qui ne se rendaient peut-être pas assez compte des difficultés à vaincre, tombèrent en syncope à la vue de cette combinaison ; — quelques conservateurs orthodoxes en prirent la jaunisse.

Aussi, quand il fallut nommer la Municipalité sur de telles bases, vit-on des gens marcher au scrutin comme au supplice, et être pris subitement d'une paralysie du bras en jetant le bulletin dans l'urne.

Tous les candidats présentés furent élus. Ce n'était plus là qu'une formalité.

L'accouchement terminé, le syndic se leva comme un homme accablé par la fatigue de la lutte et de ce long et laborieux travail de conciliation ; il se leva, comme quelqu'un qui se rend malgré lui, et remercia (car en telle occurrence il faut remercier quand même), en ajoutant en toute franchise « que les onctions auxquelles on l'appelait n'étaient pas prédisément de celles qu'on puisse ambitionner. »

Et dans toute la salle des regards, des physionomies qui avaient l'air d'approuver et dire : « Ah ! ça, ronsieur le syndic, c'est parfaitement vrai ; on ne peut pas dire le contraire, ... faut du dévouement ! »

Et la Municipalité eut une première séance... Les nouveaux collègues s'abordèrent d'un air un peu sonné, se firent de gracieuses réverences et prirent place, en se disant à eux-mêmes : puisqu'on nous force d'en prendre, prenons-en, et tenons-nous bien ! Dès lors tout se passe, à l'Hôtel-de-Ville comme dans le meilleur des mondes. On marche la main dans la main, on s'aime, on s'estime réciproquement, beaucoup mieux peut-être que si les débuts eussent été calmes et faciles.

D'ailleurs, c'est une chose bien connue et maintes fois constatée, rien ne calme les ressentiments, rien ne tempère les passions et n'adoucit les caractères comme la possession d'un fauteuil, alors même qu'on l'a point ambitionné ; on s'y habitue vite, et l'on y attache malgré soi. C'est encore très heureux.

Ton cousin, ALFRED.